

Le Conte

DES TROIS FILLES DE LA SORCIÈRE

par Henri POURRAT



Dans sa retraite d'Auvergne, à Lambert, où il peut écouter les grandes voix qui viennent de la terre, Henri Pourrat, qui a le rare privilège d'être à la fois lauréat du prix Goncourt et du Grand Prix du Roman de l'Académie française, continue à rassembler les plus beaux contes de notre folklore. Il dresse ainsi une carte poétique de notre vieux fonds populaire, sans rien lui faire perdre de sa saveur, comme on le verra dans les pages qu'il nous donne.

IL y avait une fois un garçon, brave garçon ; pour son malheur, il épousa une fille qui n'était pas si brave fille.

Il prit femme par là-haut, où le pays est sauvage. Plus de vignes, plus même de noyers. On y fait l'huile de faines, les années qu'il y en a. A peine s'il y vient un peu de seigle, plus maigrelet que chiendent. Il y faut qu'à la saison morte les hommes aillent au loin gagner le pain de la maison. Pendant que les hommes n'y sont pas, les femmes deviennent sorcières. Elles prennent accointance avec le grand homme noir : celui qui promet aux pauvres de les faire riches d'argent, s'ils veulent renoncer à Dieu.

4 LE CONTE DES TROIS FILLES DE LA SORCIÈRE

Cette fille, il y avait quelque chose qui n'allait pas de droit fil dans sa figure : des yeux un peu tors, un beu bigles, — et les yeux sont le miroir de l'âme. Ça aurait dû mettre en garde ce garçon.

Ça aurait dû. Enfin les noces se firent.

Au bout de l'année, la femme eut une fille.

Seulement, cette fille-là n'avait en tout et pour tout qu'un seul œil. Un œil, dites, c'est trop peu.

Pour se rattraper, au bout de l'année qui suivit, la femme eut une autre petite.

Celle-là, elle avait trois yeux. Trois yeux, dites, c'est trop.

Toutes les deux tenaient de la mère : rusées comme le renard, méchantes comme la guenon. Trois pieds et demi de haut, et plutôt la façon d'un démon que d'une fille.

Une autre fille cependant était venue. Celle-là avait deux yeux comme tout le monde. Sans détours ni malice, cette petite troisième : aussi simple que l'eau de roche, si simple qu'on ne la voyait pas sans que cela fit du bien.

On la nomma Deux-Yeux, par dérision. Les deux autres, Un-Œil et Trois-Yeux, se moquaient d'elle. « Elle est faite comme ce monde de rien, ces filles des villages ! Elle n'est pas notre sœur, fille de sa mère ! » Un-Œil aurait aimé lui crever un des yeux, Trois-Yeux lui en ouvrir un autre. Elles la pinçaient, l'égratignaient et la mordaient. Elles lui jetaient des gratterons dans les cheveux, du sable dans la soupe...

Et, quand elles grandirent, ne firent que grandir en leur sang l'humeur mauvaise, l'envie, la rage. Rage de la faire pâtir, rage de la faire maigrir. Elles s'y mettaient avec la mère : toutes les trois, ces guenons ! Dès le lever, on chassait Deux-Yeux de par-là : « Va sur le mont garder les chèvres, là où il n'y a que traînées de pierres et poignées d'herbe.

Dans ta poche, deux raves chanvreuses, un bout de pain noir plus sec que le caillou. Voilà. Endure-toi ! »

Le père voyait bien ce train des trois mauvaises. Mais que peut un brave homme contre trois femelles déchaînées ? Un rhume lui tomba sur l'estomac, certain hiver. De ce rhume ou de la fâcherie qu'il avait, il fut vite à la mort.. Un soir, elles étaient allées toutes trois à la foire. Il a pris ce moment que Deux-Yeux et lui étaient seuls à la maison. Il a sorti une main de son lit pour dire adieu à sa petite.

— Pauvre Deux-Yeux, je le sais bien, tu n'as pas ici toutes tes aises. Quand tu auras quinze ans, tu verras venir quelque brave garçon qui te prendra en mariage. Avec lui te faudra partir. En attendant, que Dieu te garde !

Et, profitant de ce qu'ils n'étaient que tous deux, ayant remis son âme entre les mains de Dieu, tout paisiblement, il est mort.

Rien n'en a été mieux pour la pauvre petite.

Toujours chargée d'injures, de coups ! Si du moins on l'avait nourrie... Mais quelles croûtes, quelles couennes et quelles côtes de choux on lui jetait en son écuelle ! Le cœur lui levait devant cette pâtée. Elle mangeait la faine sous le hêtre et la mûre au buisson. Quand ce n'était plus le temps des mûrons et des faïnes, elle dinait par cœur. Ou de quelque coup de balai qu'elle attrapait au vol. « Si le pauvre père me voyait ! Vrai Dieu, que j'ai des peines ! »

Mais vite, dans la simplicité de cœur où elle était, elle se reprochait de s'apitoyer sur soi. Et, si elle était maigre comme un râteau, un peu lente à sourire, de simplesse et de droiture les yeux lui rayonnaient.

« Là-haut, passé ces bois, y a-t-une épine blanche. »

6 LE CONTE DES TROIS FILLES DE LA SORCIÈRE

Un jour, menant ses chèvres dans les rochettes et les ruisseaux qui sautent, elle y a vu une lueur plus éclatante que l'arc-en-ciel.

Devant l'épine a paru une dame. Elle, tombant à genoux, lui a souhaité le bonjour.

— Bonjour, bonjour, petite ; le bonjour te soit donné. Les jours ne sont pas trop bons pour toi... Mais, désormais, suffira que tu dises à ta chevrette blanche, celle qui a les yeux d'or :

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petite table, viens à moi !*

Tu verras devant toi une table servie. Et, quand tu y auras pris ta vie, tu n'auras plus qu'à dire :

*Petite table, ne sois plus là !
Petite chèvre, viens à moi !*

Deux-Yeux a remercié cette dame à mains jointes. Si touchée de la merveille et la prenant si simplement. Elle avait le cœur comme cette odeur de mois de mai, qui, la dame partie, demeurait sur la pâture.

Mais déjà la chevrette blanche venait se frotter à elle.

Alors, Deux-Yeux, qui avait grand'faim depuis des semaines, a dit :

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petite table, viens à moi !*

Au lieu et place de la chèvre, il y a eu une table à nappe de lin servie de miche, de blanc caillé, de brioche dorée, de pommes d'api et de pommes d'oranges.

Si elle a su manger, Deux-Yeux a mieux su encore rendre grâces.

Puis elle a dit les paroles qu'il fallait :

*Petite table, ne sois plus là !
Petite chèvre, viens à moi !*

La chevrette blanche a reparu, sautant, dansant sur l'herbe.

Le soir, à la maison, son écuelle attendait Deux-Yeux au coin de la cheminée, empoussiérée de cendres.

Sa mère, ses sœurs ne s'en sont pas avisées d'abord. Dans la suite des jours pourtant, elles ont vu Deux-Yeux qui prenait de la mine. Toujours simple, bien sûr, rougissant, s'effaçant, tâchant de se faire oublier. Mais ces couleurs et cet éclat comme les fleurs là-haut qui poussent entre les pierres... Et les yeux comme deux rayées de soleil pour lui éclairer la figure... Or Deux-Yeux ne touchait plus jamais à son écuelle...

Si peu d'esprit qu'elles eussent, les trois mauvaises ont trouvé là de quoi songer.

« Il y a de la sorcellerie là-dessous... » Elles, les sorcières, elles auraient dit volontiers que Deux-Yeux sentait le fagot.

Elles se consultent, s'agitent et ne tiennent plus en place ; les voilà en rumeur comme le nid de frelons qu'on a tisonné d'une baguette.

— Il faut qu'elle mange au pâturage. Elle doit y boire le lait des chèvres, a dit la mère pour finir. Demain, toi, Un-Œil, tu la suis. Ton œil, ouvre-le bien, et sache, le soir, me dire de quoi il retourne.

Le lendemain, sitôt la rosée levée, quand Deux-Yeux a mené paître les chèvres, elle a vu Un-Œil chausser ses sabots et la suivre.

— Deux-Yeux, je vais avec toi, Je veux voir si tu mènes les chèvres aux endroits les meilleurs manger la fleur de l'herbe.

Elles sont allées là-haut.

« Eh bien ! s'est dit Deux-Yeux qui avait grand-faim, aujourd'hui, je vais pousser mes chèvres ! » Les chèvres, on sait qu'elles veulent être moins poussées que retenues. Deux-Yeux les a lancées de roche en roche, de buisson de fayard à buisson de fayard.

En trois sauts et un bond, elles ont grimpé sur les châteaux de gros boulets, ont dévalé jusque dans les fonds où l'eau débonde dans la cuve de pierre. Elles allaient raser la touffe d'herbe et tirer la branche par les cheveux. Deux-Yeux pouvait les suivre : elle était faite à cela, si leste de son corps. Mais Un-Œil, qui avait promis de ne jamais la lâcher, et qui s'y obstinait, bientôt a été lasse à tomber sur la place. De fait, elle est tombée sur l'herbe, à l'ombre d'un feuillage.

Alors, doucement, chantant comme la fauvette, Deux-Yeux lui a chanté une petite chanson :

*Un œil, ne sois plus éveillé !
Il faut te clore et sommeiller !*

Non que Deux-Yeux fut sorcière. Mais les magies lui venaient comme lui était venue celle de la chèvre blanche.

La chanson eut son effet, plus encore que la fatigue, que ce soleil entêtant de là-haut, qui donne des coups de soleil. Un-Œil laisse aller sa tête, souffle, ressouffle, et se met à ronfler ; la voilà partie pour un somme.

Alors, vite, Deux-Yeux :

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petite table, viens à moi !*

La chèvre blanche n'y a plus été : à sa place il y a eu la table à nappe blanche garnie de miche, de caillé, de cœur de salade et de galette...

Deux-Yeux a pris son petit dîner, — ce n'a pas été long !

*Petite table, ne sois plus là !
Petite chèvre, viens à moi !*

La table n'y a plus été, et la chevrette y a été, encore agenouillée comme le chevreau qui vient de têter sa mère et cogne sur le pis. En se relevant, elle a eu la malice de sauter par-dessus Un-Œil qui soufflait et ronflait toujours, — et même n'a-t-elle pas fait choir une poignée de pastilles de réglisse dans les mains de l'autre, au creux de son tablier ?

Un-Œil alors s'est réveillée. Elle a voulu battre la chèvre.

— Ne la bats pas ! Tu t'étais endormie ? a demandé malicieusement Deux-Yeux.

— Ho ça, non, je ne dormais point !

— Si tu t'endors, comment veux-tu garder les chèvres ?

— Ces sales bêtes ! On y est toujours trompé ! On les croit là, elles sont ailleurs ; elles paraissent, disparaissent quand on s'y attend le moins. Mais je ne dormais pas : ce n'est pas à moi qu'elles joueront le tour !

Comme le soir venait, Un-Œil, Deux-Yeux sont revenues à la maison.

La mère a tout épié. Elle a vu que Deux-Yeux ne touchait pas à son écuelle.

— On ne vit pas de l'air du temps, même par sorcellerie ! Cette créature a bien un corps : il faut qu'elle-nourrisse ce corps.

La mère a pris Un-Œil à part près de la porte. Un-Œil n'a rien eu à lui dire. Elle jurait ses grands dieux pourtant qu'elle ne s'était pas endormie.

Le lendemain, la mère a dit à Trois-Yeux de suivre Deux-Yeux au pâturage :

— Un-Œil n'a qu'un seul œil, et ce n'est pas assez. Mais, toi, ouvre les tiens ! Ce soir, je veux savoir.

Deux-Yeux, comme elle avait fait la veille pour Un-Œil, a fait ce jour-là pour Trois-Yeux. Lui a donné à courir, grimper et dévaler de pointe de roche en pointe de roche, de trou de torrent en trou de torrent. Maintenant, sous le sorbier, au bout de l'éboulis, maintenant dans le cresson, au pied de la fontaine... Si bien que, midi venu, Trois-Yeux ne sentait plus ses jambes. Et la tête, comme un plomb, lui versait sur l'épaule.

Deux-Yeux l'a menée à l'ombrage d'un sapin, l'a fait asseoir dans l'herbe.

Alors, doucement, chantant comme la fauvette, elle lui a chanté sa petite chanson. Mais, par mégarde, au lieu de dire Trois-Yeux, elle n'a dit que deux.

*Deux yeux, ne soyez plus réveillés,
Il faut vous clore et sommeiller.*

Quand Un-Œil dormait d'un œil, elle était endormie. Mais, pour Trois-Yeux, dormir de deux yeux ne suffisait pas. Car le troisième ne s'est pas clos. Et, de celui-là, entre les paupières, elle a vu...

Elle a vu la chèvre disparaître et la table paraître lorsque Deux-Yeux a dit :

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petite table, viens à moi !*

Elle a pris soin de ranger les paroles dans sa tête. Elle a pu voir Deux-Yeux prendre son petit diner de bénédiction. Puis, sur de nouvelles paroles :

*Petite table, ne sois plus là !
Petite chèvre, viens à moi !*

elle a vu la table disparaître et la chèvre reparaître. Quelle surprise, quelle fureur devant sa sœur ainsi

favorisée, quelle passion de la remettre plus bas que terre !

Elle a eu bien du mal à attendre le soir. Enfin elle a forcé Deux-Yeux à retourner avant soleil rentrant.

Simple comme l'agneau qui vient de naître, la pauvre Deux-Yeux ne se doutait même pas de ce qui était arrivé.

La mère était montée les attendre à la fontaine. Du tournant, Trois-Yeux l'a aperçue. Elle y a couru. Et, d'un peu loin, entre haut et bas :

— Tour de sorcellerie ! Tour de sorcellerie !

Elle était si pressée de conter le mystère qu'elle n'arrivait pas à dire.

— C'est la chèvre, la chèvre blanche... Et du caillé, du blanc-manger et de la brioche, et des pommes d'or ! Mais je sais les paroles ! Si tu voyais ! Nourrie à bouche que veux-tu ! Sitôt la parole dite, sitôt la table servie. Elle croyait bien m'avoir endormie par magie, mais j'ai tout vu, ce qui s'appelle tout, de mon troisième œil !

— Est-ce que trois yeux, ce n'est pas trop, si un ce n'est pas assez ? Tu as vu ? Tu as cru voir... Ou bien tu te figures...

— Me figure !... Ha bien, oui ! J'en suis sûre-certaine ! Mais je savais d'avance qu'elle nous jouerait quelque tour de malice et de feintise !

Trois-Yeux mettait dans son dire tant de violence et d'action qu'elle s'est fait entendre d'Un-Œil, au fond du clos. Un-Œil accourt et veut savoir. Les voilà toutes en combustion, l'une questionnant, l'autre racontant, l'autre menaçant, à qui serait la plus enragée contre la pauvre Deux-Yeux.

— Ha, poison de sournoise ! Ha, crapaud de diable !

— Mais, tenez ! je vous fais voir le tour.

— Moi, je veux voir le foie de cette chèvre !

- La chèvre blanche ?
- Hé oui, la chèvre blanche !
- S'être tant ri de nous !
- Vous allez voir : je vous dis que je sais les paroles.

Trois-Yeux se jette sur la chèvre, l'attrape par les cornes, la couche sur l'herbe du clos.

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petite table, viens à moi !*

Mais cette chèvre est restée chèvre, et elles, elles sont restées bêtes.

Toutes bêtes sans paroles ni pensées, ces trois guenons, les poings aux hanches. Et puis Trois-Yeux a répété le couplet... Alors, de trépigner et d'injurier la chèvre. De ces trois, c'était la mère que la furie montait le plus.

Tout à coup, elle a couru à la maison, s'est saisie de son couteau. Et, revenant d'un saut à la chèvre, là, sur l'herbe, elle lui a scié le cou. La pauvre Deux-Yeux qui arrivait, mains jointes, a fait un cri. Et elle est tombée en faiblesse à côté de sa chèvre blanche.

Ses sœurs, sa mère ont mangé toute la chair ; et les entrailles, elles les ont jetées aux chiens. Les cornes, par dérision, elles les ont données à Deux-Yeux.

— Qu'elles te rappellent la petite table, cette table si bien servie ! Et, maintenant, si tu le peux, fais quelque autre tour de sorcière.

Ces pauvres petites cornes, Deux-Yeux n'a pas voulu les jeter, ni non plus les garder. Elle les a mises en terre à six pas dans le clos, à la porte de la maison.

Le lendemain, de sa fenêtre, elle a vu là un arbre. En une nuit, il y avait poussé : un prunier blanc, à la feuille tout d'argent, qui portait des prunes dorées comme les yeux de la chèvre. Des prunes doubles, grosses comme des pommes ; et de leur peau givrée d'or, un sucre étincelant perlait aux craquelures.

— Un-Œil, a dit la mère, et l'eau lui en venait à la bouche, cueille-moi ces diantres de prunes !

Un-Œil, en deux coups de pied, a quitté ses sabots, a grimpé dans cet arbre. Mais, quand elle avançait la main, les prunes lui fuyaient au-devant. Comme si le vent les relevait, les branches s'écartaient d'elle.

Il lui a fallu redescendre sans avoir aux doigts un seul fruit.

— Trois-Yeux, toi qui as tant de vue, allons, cueille-moi ces prunes !

Trois-Yeux, pareillement, a quitté ses sabots, a grimpé comme une guenuche.

Les prunes, à elle aussi, lui ont fui au-devant. Les branches se sont toutes relevées à son approche.

Alors la mère a monté au prunier.

Et il en est allé pour elle comme pour les deux filles.

Deux-Yeux s'est avancée vers l'arbre. Elle n'a pas eu à y grimper. Les branches d'elles-mêmes se sont abaissées vers elle : les prunes sont venues se placer dans sa main.

Elles les a données à sa mère, à ses sœurs.

Sans un merci, elles les ont mangées. Puis elles lui ont jeté les noyaux à la tête.

— Une autre fois, a dit la mère, quand je voudrai des prunes, je m'y prendrai à coups de cailloux. Mais défiez-vous de ces prunes sorcières. Et, si vous en mangez, gardez-vous bien de boire de l'eau par-dessus !

» Celui qui boit de l'eau sur des prunes chez nous, il pourrait en mourir. Ailleurs, je ne sais pas, mais, chez nous, il en meurt. »

Deux-Yeux en grande tristesse a pensé que sa mère, ses sœurs allaient couper le prunier blanc comme elles avaient tranché le cou de la chèvre blanche.

Les trois mauvaises, pourtant, n'ont pas abattu l'arbre. Mais, envers la pauvre Deux-Yeux, tout ce jour-là, elles ont été méchantes comme un cent de brigands.

Et elle, pauvre beau cœur aimant, dans sa simplicité, elle tâchait d'être toute patience.

Le lendemain, ç'a été pire. Peut-être parce que le temps s'était mis à l'orage. Le tonnerre grondait au-dessus des montagnes. Il faisait chaud, l'air était lourd, mais plein d'odeurs de feuillages, de bouquets et d'écorces. On ne savait à quoi s'attendre.

Tout à coup a paru un cavalier d'armée, belle épée au côté. C'était le fils du roi, revenant de la guerre. Et, pour être plus vite au château de son père, il avait coupé au plus court, par ces ravins, ces rampes et ces roches.

Il a vu le prunier blanc qui jetait sa lueur. Deux-Yeux y était, à cueillir quelques prunes. Il est venu, au galop de son cheval.

Un-Œil, Trois-Yeux, la mère aussi, vite ont chassé Deux-Yeux.

— Une belle fille à montrer, avec deux yeux à la figure ! Malheureuse, qui nous ferait honte ! Allons, dépêchez, cachez-la !

Le cavalier arrivait. Elles ont jeté la pauvre Deux-Yeux par terre, avec ses prunes. Par-dessus, elles ont renversé le cuveau à faire la lessive.

— A qui est ce prunier ? a dit le cavalier. Je voudrais en porter un rameau à mon père. Qui m'en

donnerait un, je lui donnerais en retour ce qu'il me demanderait !

— L'arbre est mien, ont répondu d'une voix et Un-Œil et Trois-Yeux. Beau cavalier d'armée, nous vous en donnerons un rameau.

Mais, quand ces deux guenons se sont approchées, l'arbre a relevé ses branches. Il les a rejetées comme pour se garer d'elles.

S'il était leur, cet arbre, il n'y paraissait guère.

Pourrai-je, du moins, avoir une de ses prunes ? Pour la poussière des routes et la chaleur du jour, je vais mourir de soif, a soupiré le cavalier en ouvrant de grands yeux.

— Beau cavalier, l'arbre est tout nôtre... C'est notre clos, c'est la maison de notre mère. Des prunes, vous allez en avoir.

Elles disaient bien, mais le prunier blanc ne s'y accordait pas. Et le fils du roi qui avait mis pied à terre tout défaillant, la gorge sèche, attendait une de ces prunes comme un mourant les saintes huiles.

Soudain, il a vu trois prunes d'or rouler jusqu'à ses pieds.

— Seigneur ! d'où viennent-elles ?

— Ce sera, ont-elles été forcées de répondre, ce sera notre sœur qui les aura cueillies...

— Et où est-elle ?

— Elle se cache, — que la honte la tient !

— Pourquoi, la honte ?

— Parce qu'elle n'a que deux yeux, comme toutes les filles.

Le fils du roi a fait trois fois le tour du clos. Au dernier, l'a trouvée, cachée sous cette cuve.

Toute droite en pied, elle s'est levée de l'herbe, ses yeux de simple fille plus clairs que rais de soleil, mais la figure feinte d'une rougeur de nuée.

Les cloches des villages se sont mises à sonner. C'était pour le tonnerre, pour éloigner l'orage. Mais l'arc-en-ciel s'est tendu dans la nue. Là où il touchait les haies mouillées s'est élevée une suave odeur, comme si le monde entraînait en une autre lumière.

— D'où sortez-vous, la jeune et jolie ? a demandé le fils du roi. Me donneriez-vous un rameau de cet arbre ?

— Cet arbre est mien. Vous aurez un rameau.

Elle a cueilli une branche qui, d'elle-même, s'est offerte. Elle la lui a tendue.

Tout est allé comme en un rêve. Le tonnerre a fait cesse au fond du soir qui devenait tout d'or.

— Beau cavalier d'armée, ont crié Un-Œil et Trois-Yeux, si vous avez grand soif, ne mangez pas de ces prunes sorcières : boire ensuite vous ferait mourir.

Mais il a ri, tout en mangeant les prunes.

Et les trois filles étaient là devant lui. Lui, il n'a pas choisi : il a pris la plus belle, comme il prenait le rameau qu'elle lui a présenté.

— Belle, je l'ai promis : à celle qui me le donnerait, j'ai promis de donner ce dont elle me ferait demande.

« Ha ! songeait-elle dans sa simplesse, mon père l'avait vu d'avance ! Il voyait que ma mère et mes sœurs me feraient si dure vie qu'il me faudrait partir. Je vais dire ce qui a été de ma chèvre et ce que j'ai de peines. Si je ne parlais d'ici, je ne sais si le cœur me pourrait durer au corps. »

— Que demandez-vous ? a redemandé le fils du roi, d'une voix de si grand bon vouloir.

Il la regardait. Elle l'a regardé. Comme les yeux peuvent se parler quand ils se disent : « C'est vrai. C'est vrai ! Vous ne vous trompez pas... »

Elle ne lui a rien dit de sa chèvre, ni de ses peines. Mais son visage s'est paré d'un éclat plus plaisant, plus ardent que celui de l'aurore. Et, tout bas, elle a dit :

— Prenez-moi-z-en mariage.

Ils n'ont plus entendu que ces cloches sonnantes, sonnantes et resonnant, plus vu que cet arc-en-ciel prenant toujours plus de rouge couleur, plus de verte couleur.

Dans un parfum de pluie et de rosiers sauvages, ils étaient là au-dessus des pays. Et, tous les deux

ensemble, ils ont soudainement résolu de ne plus faire qu'un pour toujours.

Le fils du roi pourtant s'est éveillé comme d'un rêve, regardant les deux filles, et la mère, surtout : comme elles frémissaient dans le soir...

« Sur mon cheval de guerre, il faut que je l'emène. Ces trois mauvaises la tueraient : ça saute de leurs yeux ! Mais je vais la conduire au château de mon père ! Demain, nous serons mari et femme. »

Qu'elle parte, a dit la mère, en la regardant partir, qu'elle s'en aille avec ce cavalier d'armée. Nous reste l'arbre d'argent et d'or ! D'autres seigneurs viendront demander un rameau et vous trouverez des maris tout reluisants d'or et d'argent. Si elle, qui n'a que deux yeux comme toutes les filles, a trouvé celui-là, vous, que ne trouverez-vous pas !

Mais ce qu'elles n'ont plus trouvé, le lendemain, ç'a été l'arbre même. Sur la mi-nuit il s'est arraché de leur clos, il est allé se planter dans le jardin du roi, sous la fenêtre de Deux-Yeux.

Et, là, il a tout foisonné d'argent et d'or, comme son sort à elle, mêlé à celui de son cher mari et de ces enfants qui leur sont venus.

Seulement, ce n'est qu'à elle, Deux-Yeux, que le prunier d'argent a jamais donné ses prunes d'or.

Un jour, deux femmes ont passé, qui portaient bâton blanc et qui étaient à l'aumône.

Deux-Yeux a reconnu ses sœurs. Elle les a retirées en son château, y a retiré aussi sa mère. Les trois mauvaises allaient s'asseoir quelquefois sous le prunier. Or à Un-Œil et à Trois-Yeux jamais ce prunier n'a donné une prune.

Les chèvres ont de la rancune ; et peut-être, en cela, cet arbre tenait-il encore de la chevrette blanche.

18 LE CONTE DES TROIS FILLES DE LA SORCIÈRE

Elles imaginèrent bien une petite chanson :

*Petite chèvre, ne sois plus là !
Petit prunier, viens-t'en à moi !*

Mais pour autant la prune d'or ne leur est jamais venue.

Il n'y a telle sorcellerie que la simplesse de cœur, sans doute. Toujours est-il que, si vous allez

*Au pays que je sais,
Vous verrez ce prunier.
Et voilà le conte achevé !*